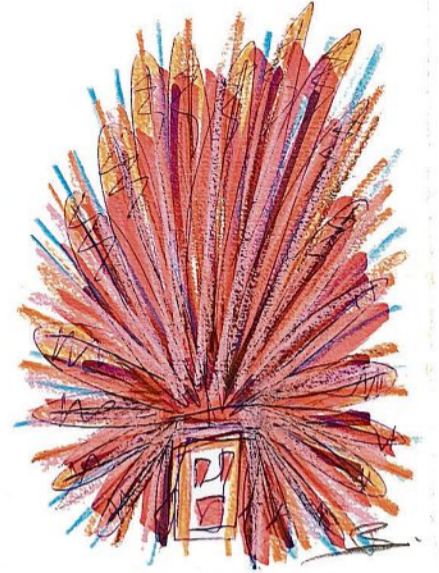
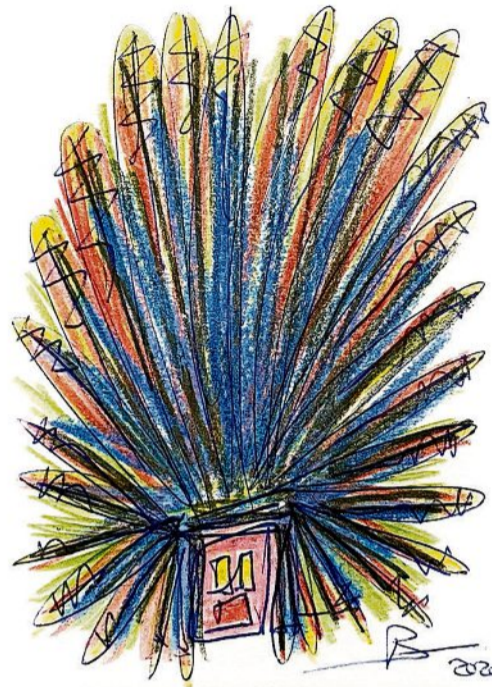
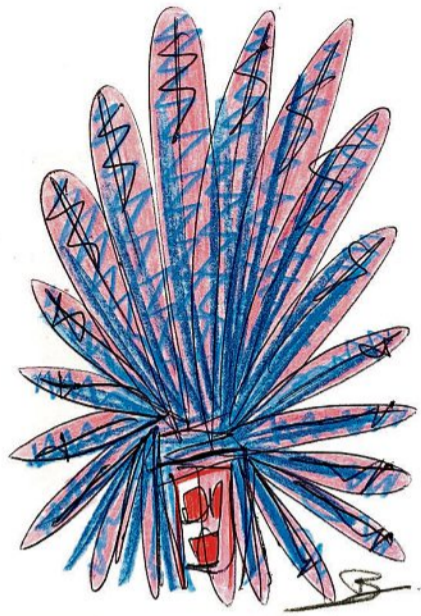


## Projet d'œuvre monumentale



Quatre des 10'000 petits tableaux d'«Indian Forever». Chaque œuvre du projet porte un numéro et s'avère unique, tant dans les teintes que dans la forme. BARTHÉLÉMY GROSSMANN

# Dix mille dessins à disséminer à travers le monde

Durant trois ans, l'artiste genevois Barthélémy Grossmann a décliné sur papier un personnage d'Indien symbolisé par sa coiffe, en vue de le faire voyager.

Irène Languin

À la fois semblables et autres, ils composent comme une petite humanité de papier. Avec leurs visages stylisés couronnés d'une roue de plumes colorées, les personnages évoquent immédiatement la figure de l'Indien paré de sa coiffe. «Indian Forever» est d'ailleurs le nom que Barthélémy Grossmann a donné à la vaste entreprise qui l'a occupé trois ans durant: au fil des jours, il a dessiné 10'000 fois ce même motif, jusqu'à l'obsession. Si elle est toujours exécutée sur le même petit format de 16 sur 21 cm, chaque pièce, pourtant, porte un numéro et s'avère unique, tant dans les teintes que dans la forme.

L'hiver dernier, l'artiste né à Genève en 1981 a exposé près de 500 de ces tableaux à la galerie

IDroom, à Chêne-Bougeries. C'est là qu'a germé l'idée de diffuser ce travail tentaculaire. Un site internet a été créé afin de faire connaître le projet et de proposer à la vente les œuvres, à 100 francs l'unité. Une façon pour Barthélémy Grossmann de démocratiser l'art: «À ce prix, il est possible d'atteindre tout le monde, explique-t-il. Alors que ceux qui peuvent s'offrir une fresque monumentale à 1 million sont rares.»

## Toucher les gens

Pourtant, le Genevois avait délaissé crayons et pincesaux à la fin de l'adolescence pour se lancer en autodidacte dans l'univers du cinéma. Cela fait une vingtaine d'années qu'il œuvre en tant que scénariste, acteur et réalisateur, entre Paris, Los Angeles et la Suisse. «Il s'agit d'un métier où les choses prennent du temps à aboutir, ra-

«Que mes Indiens s'affichent sur les murs des maisons partout dans le monde pour donner à leurs habitants force et courage me réjouirait.»

**Barthélémy Grossmann**  
Artiste

conte-t-il. Il peut s'écouler des années entre le moment d'écriture et de réflexion et la concrétisation d'un film. S'il se concrétise! Resentant un manque de partage et d'échange, le Genevois renoue avec sa passion pour le dessin et

la peinture. «Ça m'a permis de créer et de toucher les gens.»

Le thème de l'Indien prend forme il y a trois ans. Les tournages le promenant d'une chambre d'hôtel à l'autre, Barthélémy se met à croquer ses figures sur les petits carnets de notes disposés à côté du téléphone. «L'idée d'en faire dans toutes les villes sur des petits formats me plaisait beaucoup.» Emportant toujours dans ses valises crayons de couleurs, Neocolor et marqueurs, il entreprend ce qui deviendra un véritable marathon créatif et introspectif - dont il a même songé, un temps, parler au livre Guinness des records.

Au-delà de la performance et de l'agrément de son trait, Barthélémy Grossmann entend aussi faire passer un message. Selon lui, l'Indien symbolise l'être «connecté par son âme à la vérité de la nature et à son guerrier intérieur» qui af-

firme sa différence dans un monde toujours plus global et homogène. «Il fonctionne comme une passerelle vers l'intelligence universelle et porte son œil dans la direction où nous devrions tous regarder, c'est-à-dire notre environnement, cette planète que nous devons préserver car elle est la seule issue pour le bien-être de l'humanité.»

## Ambition universelle

Or disséminer ces tableaux dans une multitude de foyers autour du monde constitue une façon de faire passer ces valeurs d'intégrité et de respect de ce qui nous entoure. «Que mes Indiens s'affichent sur les murs des maisons partout dans le monde pour donner à leurs habitants force et courage me réjouirait», poursuit l'artiste. D'ailleurs, certains d'entre eux ont déjà traversé des océans pour se retrouver en Californie ou en Asie.

Avec Jérôme Ruffin, fondateur d>IDroom, Barthélémy avait le dessein d'organiser des événements dans d'autres villes et d'autres pays pour faire connaître «Indian Forever» et aller à la rencontre du public. Mais le virus que l'on sait a pour l'heure freiné cette ambition universelle. De plus, le galeriste et le peintre ont encore ajouté un pan éditorial à leur ample projet. Puisque les 10'000 dessins ne seront jamais réunis - environ 200 d'entre eux ont déjà trouvé acquéreur - ils comptent les rassembler dans des livres. «On aimerait les répertorier en publiant dix tomes qui comporteraient chacun 1000 Indiens», souligne Jérôme Ruffin. Reste au duo à trouver un éditeur.

«Indian Forever»,  
[www.indian-forever.com](http://www.indian-forever.com)

## Ces invisibles qui étaient au service des riches romands vers 1930

**Best-seller réédité**  
Madeleine Lamouille narre ses souvenirs de femme de chambre, notamment dans la famille des B., à Valeyres-sous-Rances.

«Il y a autant de différences entre nous et les femmes du peuple qu'entre une pipe de terre et une pipe de porcelaine.» Lâchée par une bourgeoise italienne, la réflexion a inspiré le titre du témoignage de Madeleine Lamouille. «Pipe de terre», la Savoyarde d'origine, née à Fribourg en 1907, raconte son expérience de femme de chambre chez les «pipes de porcelaine» dans les années 20-40 en Suisse romande.

Quarante ans plus tard, elle énumère ses souvenirs à l'écrivain et historien Luc Weibel, petit-fils



Publié la première fois en 1978, le livre se révèle actuel à plus d'un titre. Éd. Zoé

d'une famille pour laquelle elle a œuvré. Publié en 1978 chez Zoé, le récit issu de leurs conversations a rencontré un vif succès en Suisse romande, mais aussi en France. À tel point que la maison d'édition l'a ensuite sorti en poche en 1997.

## Une double domination

Caroline Coutau, directrice de Zoé, a choisi de le rééditer cette fois en grand format. «Cette histoire n'a rien perdu de son actualité à mes yeux, les domestiques, les invisibles, ne sont plus les Savoyards, mais les ubérisés. C'était aussi notre manière de fêter les 50 ans du droit de vote des Suissesses.» En effet, comme le rappelle l'historienne Michelle Perrot dans la préface: «C'est l'histoire d'une double domination, sociale et féminine, incarnée par trois figures: le Père, le Prêtre et Madame.»

Le succès du récit doit certainement autant au propos, qui éclaire la condition de ces invisibles, qu'à son ton, précis sans être plaintif. Après la misère et la faim de l'enfance entre un père alcoolique et une mère harassée de travail et toujours enceinte, puis le passage dans une usine-internat de Troyes, vient l'engagement comme femme de chambre dans l'aristocratie vaudoise, chez les B., à Valeyres-sous-Rance, près d'Orbe, et ensuite dans une famille bourgeoise de Genève.

Des B., Madeleine Lamouille raconte comment «Madame» l'a emmenée voir un spécialiste à Lausanne pour un début de tuberculose, alors que le médecin local lui conseillait de la renvoyer chez elle, ce qui l'aurait condamnée presque à coup sûr. Mais elle souligne aussi: «Chez les B., on nous faisait travailler comme des esclaves.» Pour un

salaires mensuel de 80 fr. et un après-midi de congé par semaine.

Et, alors que les autres bonnes lui enjoignaient de ne pas faire de vagues, Madeleine ose demander de préparer les effets de «Madame» et de ses filles sans attendre leur coucher, pour pouvoir gagner un peu de sommeil.

Pourtant, elle découvrira, une fois embauchée chez les W. à Genève, combien le traitement était meilleur à Valeyres-sous-Rances: au bout du lac, plus de fruits aux repas, plus le droit de prendre des bains, et jamais de bonjour des patrons. Ni d'ailleurs d'autres paroles sauf pour quelques laconiques instructions. Or Madeleine tient à ce qu'on lui dise bonjour.

Elle obtient gain de cause, mais Marie, cuisinière de longue date dans la maison, n'a jamais réclamé cette marque de considération: elle

ne sera jamais saluée. Et les rares paroles sont pires que le silence: lorsqu'elle sollicite un congé pour l'enterrement de son père, la maîtresse de maison lui répond: «Mais qu'est-ce que je vais devenir sans ma cuisinière?»

## Passionnant panorama

Abonnée à l'insu de ses patrons aux «Cahiers des droits de l'homme», Marie sera par contre celle qui encouragera sa cadette dans son athéisme naissant et dans la lutte sociale. Mais sa condition de domestique, Madeleine ne s'en libérera... qu'en se mariant.

Un panorama passionnant d'une époque entre dédain des aristocrates envers les bourgeois, revendications sociales des domestiques, pouvoir du clergé et place accordée aux femmes.

**Caroline Rieder**